

Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 75 (1946)

Heft: 3-4

Artikel: Pestalozzi en Amérique

Autor: Marmy, Emile

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1040665>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 03.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Pestalozzi en Amérique

Les pages qui suivent ont pour but de tracer les grandes lignes de l'influence qu'a exercée Pestalozzi en Amérique, spécialement aux Etats-Unis. La Suisse est, par excellence, le pays de l'éducation et des écoles. Son rayonnement à l'étranger, en ce domaine, est souvent trop peu connu. Elle n'exporte pas que des montres, mais aussi des idées. Le cas de Pestalozzi n'en est sans doute qu'un exemple parmi tant d'autres.

Un initiateur : W. Maclure (1763-1840)

Le premier disciple américain de Pestalozzi fut *Maclure*. A la vérité, Maclure n'était pas d'origine américaine, mais écossaise. Né à Ayr en 1763, il fut, comme tout bon Ecossais, un homme plein d'initiative et d'activité. Il s'entendait aussi bien aux affaires, aux sciences naturelles qu'à l'éducation. A 19 ans, il entra dans la firme Miller, Hart and Co de Londres, dont il devint l'un des membres dirigeants. Il fit un premier voyage d'affaires en Amérique, puis un second en 1796 ; il obtint la nationalité américaine et décida de se fixer définitivement à Philadelphie.

En 1803, il fut nommé par le gouvernement membre de la Commission financière chargée de défendre les intérêts américains en France, après la Révolution, ce qui l'obligea à venir à Paris. Il en profita pour visiter l'Europe, la parcourut en tous sens, de la Méditerranée à la Baltique, des Iles britanniques à la Bohême.

C'est à ce moment-là qu'il vint en Suisse. Les noms de Pestalozzi et de Fellenberg étaient alors connus dans toute l'Europe. Maclure visita les établissements d'Yverdon et de Hofwyl. L'idée démocratique qui était à la base du système ne manqua pas d'emballer notre Anglo-saxon. Il rendit deux visites, l'une en 1804, l'autre en 1805, à Pestalozzi, âgé alors de plus de 60 ans. Maclure lui proposa d'ouvrir à Philadelphie un établissement similaire et demanda à Pestalozzi de venir lui-même le diriger. Celui-ci, à cause de son âge et de son ignorance de la langue anglaise, se vit obligé de décliner l'offre. Par contre, il lui recommanda l'un de ses anciens collaborateurs de Berthoud Joseph Neef, qui était à ce moment-là directeur d'une école à Paris. Maclure partit pour Paris, engagea Neef, qui accepta. Nous le retrouverons plus loin. L'essor était donné : à partir de ce jour la pédagogie suisse deviendra, pour le Nouveau-Monde, un article d'exportation. Maclure se chargea lui-même de la publicité. La première présentation des idées de Pestalozzi en Amérique est due à sa plume : il s'agit d'un article paru, le 6 juin 1806, à Washington, dans le *National*

Intelligencer, article suivi de plusieurs autres inspirés de l'ouvrage d'un auteur français, A. Chavannes.

De retour en Amérique, Maclure y entreprit, pour son propre compte, de vastes études géologiques qui devaient aboutir à la publication d'une carte géologique des Etats-Unis, qu'il fit éditer à ses propres frais. Elu en 1812, membre de l'*Academy of Natural Sciences* de Philadelphie dont il fut, par la suite, le président durant 22 ans, il lui fit don de vingt mille dollars pour sa bibliothèque et ses collections.

En 1819, il revint en Europe. Il s'intéressa aux idées de Robert Owen, le fondateur du socialisme anglais. Puis, il fut attiré par l'Espagne. Il y acheta 10 000 acres de terrain que le gouvernement avait confisqué à l'Eglise, pour y fonder une école d'agriculture sur le modèle de celles de Pestalozzi et de Fellenberg. Mais le gouvernement espagnol fut renversé, les biens de l'Eglise restitués et le projet échoua. Il ne se découragea pas pour autant. Ce qu'il n'avait pu faire en Espagne, il le fera en Amérique. De retour dans ce pays, il y fonda la communauté de *New Harmony*, dans l'Etat d'Indiana, qu'il dota de la jolie somme de 160 000 dollars. Il expose son but comme suit : « En alliant le travail intellectuel au travail manuel, le système de Pestalozzi présente un grand avantage dans les écoles industrielles ; car, non seulement il procure à la fois le savoir et la propriété, mais donne l'habitude de joindre l'action à la pensée, habitude qui dure toute la vie et double le pouvoir de production en diminuant la fatigue corporelle grâce à l'occupation, plus agréable, de l'esprit. »

Malheureusement, sa tentative échoua. Le gouvernement d'Indiana se refusa à reconnaître la communauté de *New Harmony* et celle-ci fut supprimée. Maclure se retira, après avoir tenté encore d'autres expériences, à San Angel, où il mourut en 1840. Dans l'éloge qu'il prononça devant l'*Academy of Natural Sciences* de Philadelphie, S. G. Morton, dit de lui : « Ainsi s'acheva une vie qu'il avait consacrée, avec une énergie infatigable et un singulier désintéressement, à l'acquisition et à la diffusion de la connaissance pratique. Il n'était dirigé par aucun motif d'intérêts pécuniers ou d'ambition personnelle. Ses essais en matière d'éducation échouèrent, il est vrai, coup sur coup, non pas parce qu'il voyait trop petit, mais parce qu'il attendait plus que n'en pouvaient réaliser les institutions sociales de son milieu. »

Maclure a écrit plusieurs études sur le système de Pestalozzi. Monroe recense une trentaine de titres. Dans l'une de ces études : *Advantages of the Pestalozzian system of education*, parue en 1831, il dit : « Ayant passé sept étés en Suisse, et ayant chaque fois séjourné plusieurs mois à l'école de Pestalozzi à Yverdon, je n'ai jamais vu, soit dans soit hors de l'école, les élèves sans un de leurs maîtres présidant à leurs jeux, lesquels avaient toujours un but éducatif.

Les élèves étaient continuellement occupés à quelque chose d'utile à eux-mêmes ou aux autres, de cinq heures du matin à huit heures du soir, mises à part les quatre demi-heures des repas, où maîtres et élèves mangeaient ensemble, Leur attention n'était jamais sollicitée pendant plus d'une heure pour le même exercice, moral ou physique ; tout était fondé sur le libre-arbitre : exclusion complète de corrections quelles qu'elles fussent. Leur activité était joyeuse, énergique et tendant rapidement au but visé. Je ne me souviens pas d'avoir jamais entendu un cri ou une manifestation de souffrance ou de déplaisir, ni même un mot de colère de la part des maîtres ou des élèves durant tout le temps que j'ai vécu au milieu d'eux... L'une des conséquences les plus bienfaisantes du système est le plaisir que tous les élèves de Pestalozzi prennent au travail mental et à l'étude... Toute mon expérience me porte fermement à croire que l'éducation peut être conduite avec beaucoup de satisfaction et de plaisir, de manière, grâce aux habitudes acquises, à faire de toute l'activité, utile ou nécessaire, des garçons et des filles, un passe-temps et un jeu, transformant la vie elle-même en un jeu. »

Essais prématurés : Joseph Neef (1770-1854)

Joseph Neef était Alsacien. Il servit dans les armées de Napoléon et fut blessé à Arcole en Italie. Il quitta ensuite la carrière militaire pour se consacrer à l'éducation. Il devint le collaborateur de Pestalozzi à Berthoud où il enseigna la musique, la gymnastique et le français. Caractère original et foncièrement bon, sous des aspects assez rudes, il avait la passion des enfants, dont il était, d'ailleurs, l'idole. Il épousa la fille du naturaliste anglais Richard Owen. Après son mariage, il partit pour Paris où il ouvrit un orphelinat. Il eut l'honneur d'y recevoir la visite de Napoléon et de l'ambassadeur des Etats-Unis, Tallyrand. Maclure, qui se trouvait à ce moment-là à Paris, l'engagea aussitôt à son service dans l'intention de l'emmener avec lui en Amérique. « Durant l'été 1805, dit Neef dans son ouvrage *Sketch of a plan and method of education*, M. William Maclure de Philadelphie, l'un des hommes les plus instruits de la Pennsylvanie, se trouva visiter les montagnes et les vallées de l'Helvétie. Il était accompagné de C. Cabell, frère de l'actuel gouverneur de la Virginie. L'école de Pestalozzi attira son attention... Ils furent bientôt convaincus de la solidité, de l'importance et de l'utilité du système de Pestalozzi... Sitôt rentré à Paris, M. Maclure voulut me voir... ». « J'ai vu Pestalozzi, dit Maclure ; je connais son système ; mon pays désire le faire sien et l'adoptera avec enthousiasme. Je m'engage à payer votre voyage et à assurer votre existence. Venez et soyez l'apôtre de votre maître dans le Nouveau-Monde. » Un contrat fut passé entre eux. Neef

reçut 3200 livres tournois pour son voyage et un traitement de 500 dollars par année. Il passa les trois premières années de son séjour à apprendre l'anglais et à rédiger l'ouvrage dont nous avons donné le titre. En 1809, il ouvrit son école de Philadelphie qu'il transporta, trois ans plus tard, à Village Green, dans le Delaware County.

Le *Sketch of a plan and method of education* est le premier ouvrage de pédagogie écrit en Amérique et en langue anglaise. Il parut en 1808. Il n'est peut-être pas sans intérêt de faire remarquer que le premier essai de pédagogie théorique aux Etats-Unis traite du système d'un éducateur suisse et a été écrit par un de ses collaborateurs. L'ouvrage comprend une introduction et seize chapitres intitulés : la langue et la parole ; le nombre, l'arithmétique et le calcul ; la géométrie ; le dessin ; l'écriture et la lecture ; la grammaire ; l'éthique et la morale ; l'histoire naturelle ; la philosophie naturelle ; la chimie ; les exercices physiques et la gymnastique ; l'étude des langues ; la musique ; la poésie ; la géographie ; la lexicologie. L'auteur rompt avec l'ancienne méthode, abstraite et livresque, pour la remplacer par l'observation directe. Les livres, dit-il, doivent être la dernière source d'où nous tirons nos connaissances. « Mes élèves ne doivent jamais croire ce que je leur dis, parce que je le leur dis, mais parce que leurs propres sens et leur intelligence leur disent que c'est vrai. » La théorie de l'intérêt, qui devait avoir plus tard une si grande fortune, est à la base de sa pédagogie.

Neef écrivit encore deux autres ouvrages : une traduction de la *Logique* de Condillac et une méthode de composition et de lecture.

De la théorie, il passa à la pratique. Il occupa successivement plusieurs postes, tout d'abord à l'école de Philadelphie, fondée par lui « the first Pestalozzian school in America » dit Monroe, puis à l'école de Village Green, près de Chester, puis à l'école de Louisville et, enfin, à la communauté de *New Harmony* dont nous avons déjà parlé.

* Mais, il faut le dire, l'influence de Neef ne fut pas celle que l'on pouvait escompter. Il y a à cela plusieurs raisons. Tout d'abord, Neef n'eut pas assez d'esprit de suite et d'organisation. N'oublions pas qu'il avait été le collaborateur de Pestalozzi ! Ensuite, il ne soucia pas de former des maîtres pour lui succéder. Enfin, et surtout, il vint en Amérique un quart de siècle trop tôt, à une époque où le problème de l'éducation n'avait pas encore été sérieusement posé dans ce pays.

Continuateurs

Les écoles normales, privées et publiques, et les établissements d'Etat pour la formation des maîtres subirent dès le début, en Amérique, l'influence de Pestalozzi, surtout dans le Massachusetts. Nous

citerons le nom des principaux éducateurs qui ont contribué à cette influence :

William Russell (1798-1873), fondateur de la revue *American Journal of Education*, l'une des premières revues pédagogiques des Etats-Unis, publia dans ce journal neuf lettres de Pestalozzi à Greaves et une série de lettres de W. C. Woodbridge, écrites d'Hofwyl.

James G. Carter (1795-1849), qui connaissait très bien la méthode du maître d'Yverdon, l'appliqua dans son école de Lancaster. Il fut le promoteur de l'*American Institute of Instruction*, la plus ancienne société d'éducation d'Amérique.

Charles Brooks (1795-1872), visita l'Europe et fut émerveillé de voir les résultats obtenus dans les écoles normales d'Allemagne où l'on suivait la méthode de Pestalozzi. Rentré dans son pays, il organisa des conférences pour faire connaître cette méthode.

Les plus anciennes écoles normales des Etats-Unis, celles du Massachusetts (Framingham, Westfield, Bridgewater, Salem), auxquelles se joindra celle d'Oswego, furent fondées par des hommes imbus des idées de Pestalozzi. Voici ce qu'écrivait à ce sujet G. S. Boutwell dans le *Popular Science Monthly* : « l'art pédagogique était enseigné (dans ces écoles) selon le système de Pestalozzi et par des maîtres et des professeurs bien informés... Dès avant 1859, on y enseignait la pédagogie selon le système de Pestalozzi ; la pratique de ce système avait été démontrée à des milliers d'étudiants des écoles normales ainsi qu'aux maîtres des instituts de l'Etat de Massachusetts. »

W. C. Woodbridge (1794-1845) fut le principal champion du système de Pestalozzi dans le New England. Durant un voyage en Europe, il avait visité Hofwyl et Yverdon. Il rapporta de ce voyage toute une documentation sur l'enseignement de la géographie, qui lui servit plus tard à composer son *Rudiments of geography* et son *Universal geography*, deux des premiers manuels de géographie des écoles des Etats-Unis. Il fit un second voyage en Europe en 1825, passa trois mois auprès de Pestalozzi et de Fellenberg. De retour en Amérique, il prit la succession de Russell à l'*American Journal of Education* qui devint : *American Annals of Education*. Les sept volumes de cette revue contiennent de nombreux articles sur Pestalozzi et sur sa méthode. Mais c'est surtout à l'enseignement de la musique que Woodbridge se consacra. A la première réunion de l'*American Institute of Instruction*, au mois d'août 1830, il fit un long et remarquable exposé sur l'enseignement de la musique selon la méthode de Pestalozzi. Les principes de cette méthode sont selon lui :

- 1° enseigner les sons avant les signes ; apprendre à l'enfant à chanter avant de lui apprendre à lire les notes ;
- 2° lui apprendre à observer et à imiter les sons ;

- 3° ne lui apprendre qu'une seule chose à la fois : rythme, mélodie, expression ;
- 4° procéder lentement, par étapes ;
- 5° donner la théorie après la pratique ;
- 6° analyser les sons articulés pour les appliquer ensuite à la musique.

A. B. Alcott (1799-1888) n'était pas, comme Woodbridge, un intellectuel. Tout d'abord colporteur, il se voua dans la suite à l'éducation. Il dirigea l'école de Cheshire dans le Connecticut et plus tard, celle de Temple à Boston. L'esprit et l'organisation de ces écoles s'inspiraient en droite ligne d'Yverdon. Suivre la nature, aller du connu au moins connu, enseignement intuitif à l'aide d'objets visibles et palpables, vie commune, promenades, gymnastique, atmosphère de confiance et d'amour réciproques, tels étaient ses principes. Il consigna ses expériences par écrit dans un livre intitulé : *Observations on the principles and methods of infant instruction*.

Lowell Mason (1792-1872) continua l'œuvre de Woodbridge en matière de pédagogie musicale. Il est considéré comme le premier grand pédagogue des Etats-Unis en ce domaine. Non seulement il fut un praticien, mais encore un théoricien. Il publia plusieurs livres de chant pour les écoles ainsi que plusieurs collections de musique profane et sacrée. Son œuvre pédagogique principale est le *Pestalozzian music teacher*, dont le titre dit assez l'inspiration.

Henry Barnard (1811-1900) étant encore étudiant au Collège de Yale se prit d'admiration pour la vie et l'œuvre de Pestalozzi, s'embarqua pour l'Europe, visita la Suisse, et rentré au pays, devint un grand défenseur des idées du pédagogue suisse. Il publia dans le *Connecticut Common School Journal*, plusieurs articles sur Pestalozzi ; il publia également une monographie sur « Pestalozzi, Franklin et Oberlin », une brochure sur Pestalozzi et l'éducation des pauvres, une autre sur la méthode de Pestalozzi. En 1856, il commença la publication du monumental *American Journal of Education* dont les trente-deux volumes contiennent de nombreux essais sur Pestalozzi et la traduction anglaise d'environ cent chapitres de ses œuvres. Il publia encore, en collaboration, d'autres essais qu'il réunit en un volume de 500 pages, sous le titre : *Pestalozzi and Pestalozzianism*, livre classique, « la meilleure source d'information en anglais sur la matière », dit Knight dans *Twenty centuries of Education*.

E. A. Sheldon (1823-1897) fut le fondateur de l'école normale de Oswego qui joua un rôle important dans la diffusion des idées de Pestalozzi aux Etats-Unis. Frappé par l'ignorance et la misère des classes inférieures, il ouvrit, en 1848, une école dont il fut lui-même le directeur. Il fut non seulement un praticien mais aussi un théoricien. Il réunissait ses maîtres, le samedi, et leur exposait la méthode du pédagogue suisse. « Le système que nous avons adopté, dit-il

dans un de ses rapports, est appelé à juste titre « pestalozzien », car c'est à Pestalozzi, le plus grand de tous les réformateurs modernes en matière d'éducation, qu'il faut attribuer le développement et, sur plusieurs points importants, l'origine des idées qui sont à la base du système. » L'essentiel de ce système était d'après lui :

- 1^o l'éducation doit être adaptée au développement naturel des facultés de l'enfant ;
- 2^o toute connaissance dérive de la perception des sens et est donc basée sur l'intuition ;
- 3^o le but de l'éducation primaire est une formation harmonieuse de l'enfant et non le savoir technique.

En 1866, l'école normale d'Oswego devint une institution d'Etat. Dès ce moment, elle eut un grand rayonnement.

Hermann Krüsi (1817-1902) succéda à Sheldon. Né à Yverdon, d'un père qui avait été le collaborateur de Pestalozzi, il fréquenta l'école primaire d'Appenzell. Lowell Mason fit sa connaissance durant l'un de ses voyages en Europe, l'emmena avec lui en Amérique. Après avoir occupé divers postes, Krüsi fut nommé professeur à l'école d'Oswego, où, pendant 25 ans, il enseigna aux futurs maîtres la pédagogie de Pestalozzi.

Mary Sheldon Barnes (1850-1898) fille de Sheldon, et qui épousa le professeur Barnes, enseigna aussi dans la même école. Elle réforma, en particulier, l'enseignement de l'histoire. Ses *Studies in general history* et *Studies in the historical method*, basées sur le principe de l'intuition, font autorité en la matière.

W. T. Harris (1835-1910) fut un autre grand admirateur de Pestalozzi. Il fut, de 1868 à 1880, le directeur de l'école St-Louis, très célèbre à cette époque. Il introduisit à l'école l'enseignement des sciences naturelles, botanique, zoologie, physique, physiologie, hygiène, géographie physique. Dans son premier rapport de fin d'année, il écrivait : « Pestalozzi vivait à une époque où toute l'Europe sombrait dans le formalisme... Rousseau éleva sa voix et proclama la Nature. Retournons à l'état de nature et libérons-nous de toutes ces ennuyeuses contraintes que la société nous a imposées. »

Jugement de pédagogues américains

Dans une histoire de la pédagogie parue en 1940, l'auteur américain, E. W. Knight¹ consacre un chapitre aux théoriciens qui, selon lui, ont exercé la plus grande influence sur l'éducation aux Etats-Unis. Parmi eux, figurent les noms de Rousseau, Basedow, Pestalozzi, Herbart, Frœbel. Voici, en traduction libre, ce qu'il dit

¹ Professeur à l'Université de la Caroline du Nord.

de Pestalozzi. Ce sera à la fois un complément et un commentaire de ce qui a été dit précédemment.

La doctrine de Pestalozzi fut connue aux Etats-Unis par plusieurs voies. L'ouvrage de Warren Colburn : *First Lessons in arithmetic on the Plan of Pestalozzi*, publié à Boston en 1821, contribua jadis à en répandre les principes. Cet ouvrage a eu, dit-on, une importance aussi grande que celui de Noah Webster : *Blue Backed Speller*. Arnold Guyot, un élève de Carl Ritter, qui avait été lui-même élève de Pestalozzi, vint, en 1848, au Massachusetts faire des conférences pour le compte du Board of Education de cet Etat ; et Herman Krüsi, fils d'un des collaborateurs de Pestalozzi à Berthoud, vint aux Etats-Unis en 1852 et enseigna dans la suite à Oswego.

Pendant ce temps, plusieurs rapports sur l'éducation étaient présentés dans les Etats-Unis. Dans son rapport au gouvernement de la Caroline du Nord, en 1817, A. D. Murphey attira l'attention sur l'œuvre de Pestalozzi en Suisse et de Joseph Lancaster en Angleterre. Ces deux hommes, pensait-il, avaient remporté le plus grand succès « dans l'emploi de nouvelles méthodes pour l'instruction des enfants ». Il faisait remarquer que leurs méthodes étaient différentes, mais que leur base commune était « d'exciter la curiosité des enfants ». Joseph Caldwell, recteur de l'Université de la Caroline du Nord, attira également l'attention, dans ses *Letters on Popular Education*, parues en 1832, sur l'œuvre de Pestalozzi, de Lancaster et de Andrew Bell. Il est rare, dit-il, qu'un voyageur passant en Suisse, ne s'arrête pas spécialement pour visiter l'école de Fellenberg à Hofwyl ou celle de Pestalozzi à Yverdon.

L'œuvre de Pestalozzi fut également signalée à l'attention du peuple américain par W. C. Woodbridge de la Nouvelle-Angleterre, qui fut en Europe en 1820 et publia dans le *American Journal of Education* de W. Russell d'importantes lettres sur l'œuvre de Pestalozzi et de Fellenberg. En outre, un certain nombre d'Américains des Etats-Unis étudièrent à l'Université de Göttingen et y furent initiés au système de Pestalozzi ; Joseph Neef, l'un des maîtres de l'école de Pestalozzi, vint dans notre pays sur l'invitation de Maclure, dans les premières années du XIX^e siècle et enseigna la méthode de Pestalozzi à Philadelphie, Louisville (Kentucky) et New Harmony (Indiana). D'importants rapports étaient faits aussi à cette époque sur les observations et les impressions des voyageurs américains en Europe. Signalons, entre autres, celui de John Griscom, en 1819 ; une traduction du rapport de Victor Cousin au gouvernement français, en 1831 ; le rapport de C. E. Stowe au gouvernement d'Ohio, en 1837 ; Henry Barnard, qui visita l'Europe, en 1830 et qui publia en 1854 ses impressions sous le titre : *National Education in Europe*.

En outre, la doctrine de Pestalozzi fut diffusée plus largement encore aux Etats-Unis par l'œuvre de E. A. Sheldon, directeur des écoles de Oswego et de New-York et de l'école normale de Oswego. Dans ces écoles, le matériel et les méthodes d'enseignement basés sur les principes de Pestalozzi furent popularisés et imités sur une grande échelle. Plusieurs parmi les principaux *leaders* de l'éducation furent invités à visiter les écoles de Oswego en 1862 et firent un rapport favorable de ce qu'ils avaient vu au Congrès de la National Teachers Association qui se tint l'année suivante et où Sheldon fit un exposé de la question. L'association élut un Comité chargé d'étudier les méthodes de Pestalozzi, lequel fit, en 1865, un rapport élogieux sur le système pratiqué à Oswego. Les écoles normales, qui se développèrent rapidement aux Etats-Unis après la guerre civile, adoptèrent souvent les principes de Pestalozzi et contribuèrent à les répandre dans tout le pays.

D'autres influences, qui contribuèrent aussi à la réforme de la théorie et de la pratique pédagogiques aux Etats-Unis, comme en Europe, sont dues à l'œuvre de deux admirateurs et disciples de Pestalozzi. Ce sont J. F. Herbart et F. W. A. Frœbel. Tous deux étaient Allemands et dépassaient de beaucoup, par leur éducation et leur science, le réformateur suisse. Parmi les avocats les plus décidés des principes de Pestalozzi aux Etats-Unis se trouvèrent W. T. Harris, directeur des écoles de St-Louis et F. W. Parker, directeur des instituts de formation des maîtres de Chicago ; l'un et l'autre combattirent pour l'amélioration des méthodes de l'enseignement élémentaire. Le livre de Parker : *How to teach geography*, paru en 1889, exerça une grande influence sur l'enseignement de la géographie, sujet sur lequel Pestalozzi avait lui-même beaucoup insisté.

A ce jugement de Knight, nous en ajouterons deux autres de plus fraîche date.

Le 12 janvier 1944, à l'occasion du 198^e anniversaire de la naissance de Pestalozzi, Egbert Turner, professeur au City College de la School of Education à New-York, fit un discours où il disait notamment :

« Pestalozzi, le pédagogue suisse, réalisa les aspirations démocratiques du XVIII^e siècle. Sa foi dans la perfectibilité de l'homme lui fit considérer l'éducation comme le moyen d'améliorer la société humaine. Partant du principe que c'est la vie qui éduque, il voulait avant tout une vie saine et, dans ses écoles, une atmosphère empreinte de cordialité et d'amour. Il voyait là le meilleur moyen d'améliorer le sort des pauvres. Le but de son école était de développer l'individualité de l'enfant et de faire de celui-ci, sous la conduite du maître, un homme libre. L'enseignement n'était pas accompagné de punitions brutales et humiliantes, mais était tout entier sous le signe

d'une compréhension bienveillante de l'âme de l'enfant. Plus que l'intellect de l'enfant, c'était avant tout ses qualités morales et spirituelles qu'il voulait développer.

L'œuvre de Pestalozzi commença à se faire connaître aux Etats-Unis à une époque où le pays était encore tout préoccupé à chercher sa stabilité politique.

La conséquence en fut que Pestalozzi ne trouva pas chez nous au début beaucoup de partisans. L'éducation des pauvres était, autrefois, tout à fait délaissée ou assumée, d'une manière très insuffisante, par des organisations de bienfaisance. Durant le deuxième quart du XIX^e siècle l'école publique fut fondée et dans les écoles élémentaires on appliqua les méthodes de Pestalozzi. Après la guerre civile, l'industrie prit aux Etats-Unis un essor considérable et ce fait entraîna une autre réforme de l'éducation. On dut construire des établissements pour la formation des maîtres et l'on s'inspira également pour cette dernière de la théorie et de la pratique de Pestalozzi. Tout le système éducatif de l'Amérique moderne est basé sur le perfectionnement des méthodes de Pestalozzi. »

E. H. Tridnart, professeur de pédagogie au Teachers College de l'Université de Columbia, dit à son tour à la même occasion : « Cette journée devrait être honorée par tous les hommes qui croient à l'idéal démocratique de la vie, car il n'y a qu'un très petit nombre d'hommes qui aient contribué, plus que Pestalozzi, au bien du *common man* (nous dirions : au bien du peuple). Peu d'hommes se sont consacrés, plus que Pestalozzi, aux pauvres et aux déshérités. Imbu du noble idéal du libéralisme qui marquait les dernières années du XVIII^e siècle, il se consacra tout jeune encore au relèvement des enfants abandonnés. Durant toute sa vie, il servit la cause de la démocratie, aussi bien dans ses écrits que par son activité pratique. La foi en l'homme : voilà ce qui poussa Pestalozzi à découvrir dans chaque enfant des possibilités de développement. De chaque enfant, il croyait qu'il était possible de faire un homme bon ou une femme bonne. En chaque enfant, il voyait des forces divines qui demandent à s'épanouir et qu'il faut simplement libérer des liens qui les enchaînent ou des mauvaises influences du milieu. Le plus grand service que Pestalozzi a rendu à l'idéal démocratique réside sans doute dans la création d'un programme pour les écoles populaires, la suppression, dans les écoles, des méthodes brutales de répression et la formation du personnel enseignant. Pestalozzi mérite la reconnaissance de tous ceux qui ont la persuasion qu'il faut donner aux hommes l'occasion de se développer conformément à leurs aptitudes les plus élevées, au lieu de les laisser sombrer dans le marasme économique et politique et de les tenir enchaînés dans l'insuccès et la défaite. »

Pestalozzi et l'esprit américain

On voit, d'après ce qui précède, que la fortune de Pestalozzi en Amérique a passé en somme par deux phases successives. Il fut d'abord plus ou moins ignoré et méconnu. Cela tenait avant tout à deux facteurs : la situation politique d'un pays qui n'avait pas encore trouvé son équilibre et où les problèmes d'éducation passaient naturellement au second plan : *Primum vivere* ; le manque d'organisation, de moyens matériels, et peut-être aussi de conceptions assez larges de ceux qui furent les premiers champions du système de Pestalozzi en Amérique. La deuxième phase commença au moment où le problème de l'éducation, de l'enseignement et de l'école élémentaire se posa sérieusement aux pouvoirs publics. Il est vrai qu'à ce moment-là le nom de Pestalozzi fut moins souvent prononcé que durant la première phase, mais, en fait, ce fut son système qu'on adopta, qu'on perfectionna, qu'on modernisa.

La raison en est qu'il y a entre l'esprit de ce système et l'esprit du peuple américain des affinités secrètes et profondes. Un mot les résume, un mot qui, au delà de l'Atlantique, est doué d'une sorte de pouvoir magique : celui de « démocratie ». De nos jours, on en a tellement abusé, on l'a tellement profané qu'on hésite encore à l'employer. Pour l'Américain, la démocratie n'est pas seulement, ni avant tout, une forme de gouvernement et un régime politique ; elle est une conception totale de la vie sociale. Le grand pédagogue John Dewey le disait, en 1916 déjà, dans son ouvrage au titre significatif : *Democracy and Education* : « Une démocratie, est plus qu'une forme de gouvernement ; c'est, en premier lieu, un mode de vie commune, d'expérience réciproquement communiquée. L'extension dans l'espace du nombre des individus qui ont en commun le même intérêt, de telle sorte que chacun doive référer son action à l'action des autres et considérer l'action des autres comme conférant un but et une direction à la science propre, équivaut à la suppression de ces barrières de classes, de races, de territoires nationaux qui empêchent les hommes de percevoir le sens total de leur activité. »

Appliquée à l'éducation, cette conception donne un « style » particulier de vie communautaire entre éducateurs et éduqués, d'une part, et entre éduqués, d'autre part, dont nous n'avons, dans nos pays européens, qu'une faible idée et qui anime de son idéal toute la littérature pédagogique du Nouveau-Monde. Dans un livre récent, paru en 1943, *Modern practices in the Elementary Schools*, J. A. Hockett, codirecteur de l'institut pédagogique de l'Université de Los Angeles, et E. W. Jacobsen, doyen de la School of Education de l'Université de Pittsburg, écrivent les lignes suivantes, qui concrétisent la pensée

de Dewey : « Démocratie ou dictature ? Telle est l'alternative devant laquelle se trouvent aujourd'hui les peuples du monde — une alternative si pressante, si importante, si urgente qu'elle remplit tout l'horizon. Le libre arbitre des peuples ou la tyrannie ? La liberté ou l'esclavage ? Ce problème est devenu si pressant pour chaque individu, homme et femme, que le peuple américain a été contraint de réexaminer, comme jamais il ne l'avait fait auparavant, les valeurs et les ressources de sa vie nationale. Si nous croyons à la conception démocratique de la vie, si nous chérissons assez la liberté pour combattre pour elle, quelles sont nos armes les plus puissantes et nos méthodes les plus efficaces ? Tous les aspects de notre vie nationale sont maintenant considérés à la lumière éblouissante de cette question qu'on ne peut éluder. L'école non moins que les autres institutions est et doit être soumise à la critique. Outragés par les méthodes sinistres dont les écoles des Etats totalitaires ont usé pour asservir l'esprit et le corps de la jeunesse, les maîtres américains sont plus persuadés que jamais que nos écoles doivent accomplir jusqu'au bout leur mission qui est d'éduquer les citoyens libres de la démocratie.

Depuis que les Etats-Unis sont devenus une nation, notre conviction fondamentale a toujours été qu'une éducation universelle est nécessaire dans un pays où l'autorité réside finalement dans le peuple lui-même. Cependant, dans le passé, on ne s'est pas assez demandé, parmi les éducateurs et les citoyens, quel genre particulier d'éducation est le plus apte à faire participer la jeunesse à une société démocratique...

Une éducation démocratique : c'est plus que permettre à chaque enfant de fréquenter l'école et même que de chercher à être, à l'école, impartial dans le traitement des enfants. L'essence de la démocratie est le respect sincère de l'individualité de chacun et de son développement maximum. Elle suppose la participation et la contribution de tous les membres du groupe à tous les choix et décisions qui concernent le bien de ce groupe. Elle suppose que le maître qui vraiment respecte les garçons et les filles et qui travaille au mieux à leur développement, organise, d'une façon délibérée, son enseignement de telle sorte que chaque élève ait sa part de responsabilité dans la vie et le travail du groupe... Avec son plus grand fond d'expérience et sa plus grande maturité, le maître peut souvent prendre des décisions plus rapides et plus efficaces que les élèves non encore arrivés à la maturité. Cependant, à agir ainsi continuellement, il prive la jeunesse des occasions de se développer. Tels sont le but et la méthode évidents des dictateurs étrangers, qui veulent à tout prix garder leurs sujets dans un état de non-achèvement et de dépendance. Ce n'est qu'à ce prix qu'ils peuvent conserver leur pouvoir arbitraire. Tout au contraire, la démocratie ne réussit que là où la grande majorité

est capable de contribuer à la solution des problèmes communs et est disposée à accepter des responsabilités en vue du développement de la vie du groupe. . .

Le maître qui veut créer et maintenir dans sa classe un esprit démocratique trouvera les occasions de développer le jugement et le sens des responsabilités chez ses élèves dans tous les domaines du travail quotidien. Il réclamera la participation de tout le groupe pour découvrir la manière d'entrer dans la classe et d'en sortir, de disposer l'ameublement et les autres objets, d'en faire usage, d'établir le programme journalier et de conduire toutes les autres expériences concernant le travail éducatif de l'école. »

* * *

Or, cēt idéal « démocratique » était aussi celui de Pestalozzi. Pestalozzi, qui vécut de 1746 à 1827, est le fils spirituel de Rousseau. Son système est l'application, à la pédagogie pratique, du libéralisme humanitaire qui est à la base du mouvement démocratique des temps modernes. Sa grande intuition, d'où dérive toute sa méthode, — dont il n'a jamais donné, d'ailleurs, un exposé systématique et sur laquelle on trouvera ici-même plusieurs études —, fut la découverte du mystère de l'individualité et de la liberté chez l'enfant. Pénétrer le mystère de l'individu, d'un individu en voie de formation, pour l'aider à devenir pleinement et totalement lui-même : telle est l'essence du travail éducatif. Il y faut en quelque sorte du génie, non pas nécessairement celui de l'intellect, mais celui du cœur, car ce n'est que par l'amour qu'on atteint le mystère de la personne. Tout le génie de Pestalozzi est là, et cela suffit pour être grand.

Notre but n'est pas ici d'entreprendre une critique de l'idéal « démocratique » de la vie et de l'éducation. Cette idéal contient une grande vérité, une vérité d'essence évangélique : celle de la valeur de la personne humaine et de la liberté par quoi se définit la personne. Mais il contient aussi une grande erreur à laquelle il fut lié historiquement : celle de l'individualisme, qui provient d'une fausse conception de la société et du rapport, au sein de la société, de l'autorité et de la liberté. L'idéal « démocratique », expurgé de l'individualisme et du dogme de l'autonomie absolue de l'homme, n'est pas autre chose que l'idéal chrétien. C'est ce qui explique son dynamisme. Dans ce sens-là, Pestalozzi, qui, conjointement à d'autres influences venues d'ailleurs, a marqué de son empreinte la pédagogie américaine, est et reste l'une des grandes figures de l'éducation. Quant à l'Amérique elle-même, la direction qu'elle a prise dès les débuts de sa réforme de l'éducation a orienté ses efforts du côté de la pédagogie expérimentale où elle occupe, à l'heure actuelle, le premier rang.

EMILE MARMY.